

De la colère au militantisme

Le monde des sentiments est très riche. Le français a mille mots sur ce thème ! Ils se rattachent à quatre sentiments de base : la peur, la colère, la tristesse et la joie. Toutefois, dans notre culture judéo-chrétienne, trois sont vus comme négatifs : la peur (un « manque de courage »), la colère (« mauvaise conseillère ») et la tristesse (« un manque de foi »). Seule la joie est reconnue positive ! Or tous nos sentiments sont indispensables, ils jouent chacun un rôle.

La colère a été particulièrement refoulée et vue comme suspecte. Pourtant, bien gérer notre colère permet une vie émotionnelle équilibrée. Si nous l'exprimons correctement, les troubles destructeurs comme la haine, l'angoisse, la honte, l'anxiété disparaissent, ne pouvant coexister avec une saine colère, qui a trouvé le bon chemin pour s'exprimer.

Dans une perspective chrétienne, demandons-nous ce que dit la Bible de la colère. On trouve environ six cents références bibliques pour les mots colère, courroux, fureur, indignation, rage. Un tiers parle de la colère de l'être humain, deux tiers de la colère de Dieu ! En comparaison, « amour » ne revient que trois cent cinquante fois. La colère a donc bien sa place !

Dans le Nouveau Testament, il existe plusieurs mots en grec pour la colère. Les deux principaux, *orgè* et *thymos*, éclairent les deux types de colère possibles : *orgè*, c'est la « bonne » colère, *thymos* la « mauvaise ».

Selon Jacques Poujol¹, explorer les textes bibliques sur la colère rappelle combien celle-ci, comme réaction

face à une injustice, est légitime, et même attendue. Martin Luther King, pasteur baptiste, prix Nobel de la paix, déclarait : « Ce qui m'effraie, ce n'est pas l'oppression des méchants ; c'est l'indifférence des bons ! » D'ailleurs l'apôtre Paul nous incite à nous mettre en colère² : « Mettez-vous en colère (orgé), mais ne péchez point ! » Certaines versions, gênées par cette incitation, traduisent : « Si vous vous mettez en colère... » Mais il s'agit bien d'un impératif ! Certaines situations exigent donc notre colère ! Être vrai avec notre prochain, ce dont parle ce texte de Paul, c'est aussi dire notre colère face aux injustices subies. Sans l'éviter, ni la refouler, ni agresser l'autre, parvenons à dire notre colère en sujet.

C'est tout l'objet de l'engagement militant, en particulier associatif, de transformer cette colère en force constructive et créatrice, en militantisme.

Valérie Duval-Poujol, présidente de l'association de sensibilisation contre les violences conjugales *Une place pour elles*³

Orgè, c'est la colère-émotion, la réaction normale à une injustice. Par exemple, Dieu éprouve de la colère face aux péchés des êtres humains (Éphésiens 2.3), Jésus s'indigne contre les pharisiens au cœur durci après une guérison (Marc 3.5) ; la parabole des invités montre le maître de la maison fâché par leur absence (Luc 14.21) ; Paul s'irrite devant les idoles d'Athènes (Actes 17.16). Cette « bonne colère » a toute sa place dans la vie du chrétien.

Thymos est une colère violente, agressive, négative ; la personne s'emporte avec fureur, c'est la « mauvaise colère » qu'il nous faut éviter, par ses réactions inconsidérées. Ainsi Hérode, pris de rage (*thymos*), envoie tuer les bébés juifs de Bethléem (Matthieu 2.16) ; les habitants de Nazareth sont remplis de fureur (*thymos*) face à Jésus (Luc 4.28). C'est cette colère qui est évoquée en Galates 5.20 : « Les penchants humains [autre traduction, les œuvres de la chair], c'est la colère [*thymos*]. » La Bible déconseille ce type bien spécifique de colère, de rage, de fureur.

“ Mettez-vous en colère mais ne commettez pas de péché. ”
(Éphésiens 4.26)



¹ Jacques Poujol, *La Colère et le Pardon*, Empreinte temps présent, 2008.
² Éphésiens 4.26.
³ uneplacepourelles.fr ; ouvronsabible.com

La violence adolescente : quelles réponses éducatives ?

La violence est constitutive de tout individu mais a aussi une dimension collective. L'éducation est salutaire pour la contrer.

La violence se compose d'une part de pulsions destructrices, dont l'expression la plus fréquente est l'image mentale – qui n'a pas rêvé un jour de se débarrasser d'un gêneur par des moyens expéditifs ? – et d'autre part d'énergie que les sciences humaines nomment « agressivité naturelle ». Le plus souvent employée au service de la vie, de l'adaptation, elle correspond à l'élan vital, au dynamisme, au désir d'entreprendre et se nomme à l'adolescence « rage de vivre ou haine ». L'adolescent la possède en quantité astronomique.

La violence a aussi une dimension collective car dans un groupe, en particulier adolescent, les individus se sentent déchargés de leur responsabilité individuelle et s'autorisent des attitudes et conduites violentes sans gêne, ni culpabilité. Un groupe peut donc devenir violent à certains moments, dans certaines conditions.

Que faisons-nous de notre violence ?

Savons-nous percevoir et nommer la violence ? La contenir ? La sublimer ou la transformer en forces au service de la vie ? Nos difficultés à apprendre à transformer la violence, et à transmettre ces apprentissages aux enfants et adolescents, semblent liées à la culture française. Dignes héritiers du mythe révolutionnaire, nous continuons à croire que la violence est une manière légitime et légale de faire entendre nos justes revendications. Et si de nombreux jeunes participent aux violences urbaines, c'est pour décharger le trop-plein d'énergie dont ils ne savent que faire mais aussi par contagion, car la violence appelle la violence.

Où apprennent-ils à inscrire leur énergie violente dans des projets de vie plutôt que de mort ? Les parents apprennent-ils à leurs enfants à ne pas répondre à la violence par la violence en leur transmettant des compétences sociales, notamment la gestion de leurs

¹ Édith Tartar Goddet, *Savoir communiquer avec les adolescents*, Retz, Paris, 2006.
² Parmi ces comportements à risque, on peut citer l'alcoolisation ponctuelle importante ou le gaz hilarant.



Les adultes doivent apprendre aux enfants à sublimer la violence.

conflits intérieurs au mieux des exigences éthiques ? Les enseignants apprennent-ils à leurs élèves à résoudre leurs conflits par la médiation plutôt que la violence ?

Des initiatives scolaires individuelles

Les expériences scolaires visant à aider les adolescents à transformer leur propre violence seraient liées essentiellement à des enseignants, et non à l'institution. Ces enseignants pensent que les savoirs pratiques ont toute leur place à l'école aux côtés des savoirs conceptuels et qu'il est possible d'apprendre aussi bien à gérer son stress qu'à communiquer paisiblement avec autrui, y compris dans le conflit¹. Mais ces projets ont souvent du mal à perdurer car la culture scolaire française reste rivée sur la transmission des connaissances et persuadée qu'il suffit de posséder un bon niveau de savoir pour savoir être et savoir faire, ce qui est une illusion.

Il est d'autant plus urgent de sortir de nos croyances culturelles que les violences interindividuelles et aussi guerrières s'intensifient dans nos sociétés occidentales. Signes d'un mal-être individuel et collectif, elles titillent en chacun sa propre part de violence et la libèrent dans l'espace familial ou social. L'adolescent est ici particulièrement vulnérable car il n'a pas toujours les moyens psychiques pour nommer, contenir et transformer sa violence. Et parfois il la retourne contre lui-même, à travers des comportements à risque² ou des passages à l'acte violents contre soi, notamment dans la tentative de suicide.

Où sont les lieux de parole informels portés par des écoutants, réunissant des adolescents autour de questions essentielles, existentielles, dont ils pourraient parler ensemble ? Églises et mouvements d'Églises pourraient-ils porter de tels projets ?

Édith Tartar Goddet, présidente de l'ap2e, association protestante pour l'éducation et l'enseignement